

## Baretti voyageur

Christian Talin

Volume 11, numéro 1, automne 2000

L'amodernité de la photographie?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/802952ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/802952ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Talin, C. (2000). Baretti voyageur. *Horizons philosophiques*, 11(1), 71–98.  
<https://doi.org/10.7202/802952ar>

### Résumé de l'article

En 1760, Giuseppe Baretti part de Londres, sa ville d'adoption, à destination de Gênes. Plein de curiosité, il consigne en outre ses impressions. L'auteur note, parfois au jour le jour, les caractéristiques et les particularismes des pays, régions, villes visités, jusqu'aux rencontres personnelles — rarement dépourvues d'intérêt. Son avant-propos a l'aspect d'un manifeste méthodologique : un guide de la description objective pour voyageur éclairé. Mais une science des moeurs, par exemple, ne se bâtit que si l'on est capable d'interpréter les données, en les relativisant, en évitant les pièges de l'idéologie, celui du regard subjectif, du choix arbitraire de telle observation ou encore telle interprétation problématique... En raison de la qualité de ses descriptions, ce témoignage constitue un document anthropologique qui contribue à la connaissance de l'Esprit d'un peuple. Toutefois cette relation de voyage demeure préscientifique.

Description : substantif féminin (action de décrire quelque chose par le discours). *Description*.

(Abel BOYER, *Dictionnaire royal français-anglais et anglais-français*, ouvr. cité, vol. I, p. 155.)

Description : *s. f.* latin *descriptio*, anglais *description*. Détail des accidents généraux, formes et propriétés d'une chose pour en donner une idée qui la discerne des autres. En *géométrie*, c'est la construction ou formation d'une figure. C'est aussi un dénombrement rédigé par écrit.

(*Nouveau Dictionnaire universel des arts et des sciences, français, latin et anglais*, à Avignon, chez François Girard, imprimeur-libraire, et [auprès] des collèges pontificaux, MDCCCLIII [1753], tome I, p. 335.)

## BARETTI VOYAGEUR

RÉSUMÉ : *En 1760, Giuseppe Baretti part de Londres, sa ville d'adoption, à destination de Gênes. Plein de curiosité, il consigne en outre ses impressions. L'auteur note, parfois au jour le jour, les caractéristiques et les particularismes des pays, régions, villes visités, jusqu'aux rencontres personnelles – rarement dépourvues d'intérêt. Son avant-propos a l'aspect d'un manifeste méthodologique : un guide de la description objective pour voyageur éclairé. Mais une science des mœurs, par exemple, ne se bâtit que si l'on est capable d'interpréter les données, en les relativisant, en évitant les pièges de l'idéologie, celui du regard subjectif, du choix arbitraire de telle observation ou encore telle interprétation problématique... En raison de la qualité de ses descriptions, ce témoignage constitue un document anthropologique qui contribue à la connaissance de l'Esprit d'un peuple. Toutefois cette relation de voyage demeure préscientifique.*

Description : substantif féminin (action de décrire quelque chose par le discours). *Description.*

(Abel BOYER, *Dictionnaire royal français-anglais et anglais-français*, ouvr. cité, vol. I, p. 155.)

Description : s. f. latin *descriptio*, anglais *description*. Détail des accidents généraux, formes et propriétés d'une chose pour en donner une idée qui la discerne des autres. En *géométrie*, c'est la construction ou formation d'une figure. C'est aussi un dénombrement rédigé par écrit.

(*Nouveau Dictionnaire universel des arts et des sciences, français, latin et anglais*, à Avignon, chez François Girard, imprimeur-libraire, et [auprès] des collèges pontificaux, MDCCLIII [1753], tome I, p. 335.)

HOMME DES LUMIÈRES, Giuseppe Baretti est lexicologue, grammairien, traducteur, homme de théâtre, et ici voyageur<sup>1</sup>. Doué du sens de l'observation et d'une grande acuité de perception, il note chemin faisant ses impressions et ses réflexions, qu'il nous livre dans *Voyage de Londres à Gênes en passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*<sup>2</sup>.

Ouvrons ce journal de voyage sur un jugement sur ses prédécesseurs. Que pense l'auteur de la «sagesse» des écrivains voyageurs?

La majeure partie des écrivains de voyages, ainsi que je l'ai déjà observé, ont depuis ces deux derniers siècles, et même plus anciennement, tâché de donner une idée désavantageuse du caractère de toutes les nations qui leur étaient étrangères : les habitants de ce pays (l'Espagne) ne peuvent pas se louer d'avoir été mieux traités que les autres; on leur a souvent prodigué les épithètes de «paresseux», de «fiers», de «jaloux», de «superstitieux», d'«impudiques», de «vindictifs», et autres du même genre. Il est constant que ces défauts sont assez communs partout où il y a des hommes; peu de peuples, s'ils sont de bonne foi, oseront nier cette vérité<sup>3</sup>.

Giuseppe Baretti se garde d'observer en fonction de ses préjugés. Il fustige ceux qui dressent une cartographie des caractères moraux des nations. Cette anthropologie morale produit en effet des

1. Voir en annexe la biographie et la bibliographie de Giuseppe Baretti.

*Remarque* – Nous conservons par défaut la notice de Pierre-Louis Ginguené qui présente le désagrément de s'appuyer sur la rumeur. La récurrence des on-dit donne l'impression de «commérages biographiques» ou d'une «enquête peu scrupuleuse» – selon les expressions de Thomas De Quincey <sup>(a)</sup> dans un autre contexte.

a. Voir *Les derniers jours d'Emmanuel Kant* (1827), traduit par Marcel Schwob, Toulouse, Éditions Ombres, 1986, p. 12.

2. Titre original du *Voyage de Londres à Gênes en passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France : A Journey from London to Genoa, through England, Portugal, Spain and France*, Londres, Éditions T. Davies, 1770, 2 vol. in-4<sup>e</sup>; rééd. deux tomes en un volume, Fontwell (Sussex), Éditions Centaur Press Limited, coll. «Travellers' Classics», 1970, 419 p. et index (4 p.) précédées d'un avant-propos (p. I-XV).
3. Joseph Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, traduit de l'anglais par Henri Rieu pour la 3<sup>e</sup> édition, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1777, 4 tomes in-12, t. III, lettre LXIX, Bujalaroz, le 23 octobre 1760, p. 249-250 (Bibliothèque municipale de Bordeaux, cote H 5984/1-2-3-4).

clichés et nourrit les malentendus entre les hommes :

Que deviendraient alors les assertions défavorables relative-  
ment à cette nation (l'Espagne) de tant d'écrivains superficiels,  
singes de La Bruyère, qui prennent continuellement les effets  
pour les causes, et se plaisent à représenter une partie du  
genre humain comme différente intrinsèquement de l'autre<sup>4</sup>?

Ces écrivains attribuent à un peuple telle ou telle inclination  
supposée naturelle. Ils rejoignent les «prétendus philosophes»,  
victimes de leurs généralisations abusives et réductrices :

(...) qui crient continuellement à nos oreilles que les Italiens  
sont naturellement jaloux, les Français naturellement légers,  
les Allemands naturellement pesants. Comment s'empêcher  
de se fâcher lorsqu'un fat ose déclamer contre l'espèce  
humaine et la représenter sous ces fausses couleurs? De  
pareilles assertions méritent d'être perpétuellement combat-  
tues; et l'on doit saisir toutes les occasions d'en démontrer la  
partialité, le ridicule et l'absurdité, comme tendances en  
général à fomenter le mépris et la haine d'une partie du genre  
humain contre l'autre<sup>5</sup>.

Délaissant ces «préjugés nationaux» et leur regard partisan,  
souvent méprisant, G. Baretti préfère observer la réalité humaine des  
villes et des régions traversées :

Quoi que les voyageurs spéculatifs aient pu faire pour aider à  
notre discernement sur un sujet aussi épineux et nous mettre  
en état de décider avec justesse quelle est la nation la plus  
aimable et quelle est la plus haïssable, je confesserai bien  
humblement pour ma part que mes facultés ont toujours été  
trop grossières pour cette espèce d'arithmétique morale; et  
que je suis incapable d'établir cette balance entre deux nations  
du petit nombre de celles que j'ai visitées<sup>6</sup>.

4. *Ibid.*, t. III, lettre LVII, Madrid, le 10 octobre 1760, p. 8-9.

5. *Ibid.*, p. 6-7.

6. *Ibid.*, t. III, lettre LXIX, Bujalaroz, le 23 octobre 1760, p. 250-251.

*Remarque* – Sur les caractéristiques anthropologiques, voir, par exemple, Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique* (2<sup>e</sup> éd. 1800), traduction par Michel Foucault, Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 1979, partie II, C, p. 154-160. À propos des stéréotypes et des clichés nationaux, voir Étienne Helin, «Le caractère national comme révélateur de déterminismes sociaux», dans *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1976, t. III, p. 57-75.

L'observation des peuples invalide les tentatives de figer la diversité sociale et culturelle dans une typologie nécessairement réductrice et extérieure à son objet d'observation. Délaissant le formalisme des catégories toutes faites, Giuseppe Baretti critique cette taxinomie abstraite peu soucieuse du réel. En revanche, il s'attache à saisir les vraies déterminités du social. C'est le sens le plus obvie de sa réflexion sur le monde en vue de constituer une anthropologie empirique, soucieuse de l'Autre et de son histoire. D'ailleurs, appliquant ce principe, l'auteur assimile durant un mois, deux ou trois heures par jour, des rudiments de portugais, avant de s'embarquer à destination de Lisbonne sur le paquebot le *Roi George*<sup>7</sup>.

Son itinéraire part de Londres, le 13 août 1760, pour s'achever à Gênes, le 18 novembre 1760. Les quatre-vingt-neuf lettres documentaires du *Voyage de Londres à Gênes en passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France* prennent parfois l'allure d'un reportage : elles décrivent les événements, les coutumes et la culture des pays visités, vécus dans la journée et consignés peu après. Faire partager la densité du réel par le biais de l'expérience personnelle vécue au jour le jour, comme dans un journal de terrain, donne du poids aux mots et corps aux raisonnements – si l'on fait abstraction d'anecdotes et de quelques longueurs dans sa relation lors de la traversée d'Angleterre vers le Portugal<sup>8</sup>.

Comme beaucoup de penseurs des Lumières, Baretti cumule les qualités d'écrivain, d'essayiste, de lexicographe et de voyageur témoin objectif. L'auteur est en effet secrétaire pour la correspondance étrangère à l'Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture. Son érudition encyclopédique le rend sensible aux manifestations de «l'Esprit» des nations (C. de Montesquieu et Voltaire). Ainsi présente-t-il les nations au plus près de leur vérité historique, littéraire et artistique, humaine, géographique, etc. Nous y reviendrons.

Curieusement omis dans la traduction française par Henri Rieu, l'avant-propos du *Voyage de Londres à Gênes en passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France* explique la démarche de Giuseppe Baretti. L'originalité de sa méthode réside dans le parti

7. *Ibid.*, t. I, lettre XVII, à bord du paquebot le *Roi George*, le 30 août 1760, p. 104-105.

8. *Ibid.*, t. I, lettre IX (Falmouth, le 23 août 1760) à lettre XVII (voir ci-dessus), p. 54-107.

pris déclaré de sa subjectivité. Il se définit avant tout comme une conscience perceptive et observatrice qui conceptualise ensuite ses observations.

Insister, comme le fait l'auteur, sur la puissance de l'observation laisse à penser que le donné immédiat constitue bien l'essence de la manifestation. L'auteur fait sien ce fond d'empirisme anglo-saxon en adoptant la thèse qui identifie penser et percevoir.

Chez John Locke, par exemple, la pensée est une vision sensible<sup>9</sup> : la perception de l'esprit se rapporte à la vue. Le *Dictionnaire de Trévoux* rappelle que voir «signifie aussi connaître. *Cognoscere, intueri, prospicere*. (...) Voir se dit encore de la connaissance qu'on acquiert des choses du monde, dans les voyages, dans le commerce des hommes<sup>10</sup>».

Ici, le regard du voyageur découvre le monde comme un tableau – l'idée n'est pas nouvelle; on retrouve cette conception de la représentation tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, notamment chez René Descartes<sup>11</sup>. Le spectacle du monde passe aussi par la description au moyen du langage. Seul compte un langage adéquat pour qui l'essence de la réalité se réduit à l'usage des mots (thèse nominaliste). John Locke distingue une idée obscure d'une idée claire dans le rapport correspondant aux «objets de la vue<sup>12</sup>». Par conséquent, l'objet d'observation doit être exposé «à une lumière qui suffise pour nous [le] faire voir exactement<sup>13</sup>».

Débarrassé des valeurs passionnelles et, assure-t-il à son lecteur, des préjugés, donc sans *a priori* ni arrière-pensée, Giuseppe Baretti

9. John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, 1<sup>re</sup> éd. 1690, édition abrégée publiée avec une introduction par A.D. Woozley, Glasgow, Éditions Collins Fount paperbacks, n° 6149, 1964, 8<sup>e</sup> impression, 1980, livre II, chap. xxix, § 2, p. 227-228. – *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit de l'anglais par Pierre Coste, Amsterdam et Leipzig, Éditions J. Schreuder et Pierre Mortier le Jeune, 5<sup>e</sup> éd. 1755, rééd. Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 1972, livre II, chap. xxix, § 2, p. 288.

10. Article «Voir», *Dictionnaire universel français et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée, Paris, Compagnie des Libraires associés, 1771, t. VIII, p. 454.

11. On pense immédiatement à la nature des idées innées à fonction représentative exposée dans la troisième méditation des «Méditations métaphysiques», dans Descartes, *Œuvres et Lettres*, textes présentés par André Bridoux, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1953, p. 291.

12. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, ouvr. cité, p. 288.

13. *Ibid.*, p. 288.

se définit comme une conscience observatrice, questionneuse et respectueuse du réel. L'auteur se dégage de l'opinion qui interdit tout savoir véritable lorsqu'elle ne traduit que des besoins en connaissances<sup>14</sup>. En somme, G. Baretti manifeste son désir de connaître mû par la seule curiosité – signe certain d'une recherche désintéressée. De plus, il déclare son plaisir à partager ses découvertes, en particulier son périple dans la péninsule ibérique :

À travers les descriptions qui suivent, j'espère qu'il apparaîtra que je ne me suis nullement épargné pour entraîner, dans une certaine mesure, mon lecteur dans ce voyage, pour qu'il voie ce que j'ai vu, qu'il entende ce que j'ai entendu, qu'il ressente ce que j'ai ressenti, que ses pensées et son imagination aussi soient les plus proches des miennes<sup>15</sup>.

Outre la perception, Giuseppe Baretti réhabilite une autre faculté, l'imagination, blâmée par le classicisme philosophique. L'auteur associe la sensibilité au travail de l'entendement (l'objectivation par l'écriture) en sollicitant l'imaginaire du lecteur : ce dernier peut à travers la clarté et la suggestion des descriptions se représenter les scènes, les lieux, les événements, en d'autres termes revivre en imagination les émotions et découvrir l'inconnu. L'imagination franchit tout intervalle de temps et de lieu pour restituer l'authenticité et, pourquoi pas, la fraîcheur des événements et des faits concernant dans ce voyage les mœurs des Espagnols. Ensuite, le lecteur pourra accéder aux analyses « objectives » au moyen de l'expérience éclairée par la raison afin de comprendre les jugements de l'auteur.

Quel est ce « je » qui s'exprime dans l'expérience subjective ? Il ne s'agit pas du « je » introspectif de l'écriture autobiographique par laquelle, par exemple, Jean-Jacques Rousseau s'emploie à élucider son moi authentique. Il ne s'agit nullement du « je » des *Confessions* en quête de vérités existentielles, même si Baretti et Rousseau font l'éloge de la vie subjective composée d'impressions et de sentiments puisque, pour eux, connaître c'est tout d'abord ressentir.

Mentionner l'égoïsme de l'écrivain passe pour un lieu commun. L'exploration de son Moi au moyen du verbe le captive.

14. Gaston Bachelard, « Discours préliminaire », *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 13<sup>e</sup> éd., 1986, p. 14.

15. Les citations extraites de l'avant-propos (*Preface*) du *Voyage de Londres à Gênes* sont traduites par nos soins.

Écoutons Rousseau, en particulier, lorsqu'il effectue son dernier voyage pédestre et toujours solitaire pour son retour aux Charmettes, près de Chambéry, auprès de Madame de Warens, où l'attend le bonheur :

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied. (...) Dix volumes par jour n'auraient pas suffi<sup>16</sup>.

Chacun sait que la fortune de cette écriture autobiographique marque en littérature la naissance du préromantisme littéraire. Jean-Jacques intarissable exalte dans ses pérégrinations la nature et ses goûts bucoliques : «la vue de la campagne» l'enchanté. En opposition, G. Baretti semble plutôt un homme de la ville : les activités et les lieux urbains sont minutieusement décrits. L'urbanisme, l'architecture, la sculpture et la peinture qui nécessitent salons d'exposition et galeries sont très appréciés par l'auteur. Mais, selon son humeur, il peut aussi goûter les charmes de la campagne :

Imaginez-vous dans ce moment me voir étendu dans une chaise de poste, avançant à grands pas vers Plymouth, tout à fait enchanté des beautés rurales de la province de Devon (...) <sup>17</sup>.

Dans le rapport sujet-objet, Giuseppe Baretti assigne à la connaissance une fin autre que sentimentale ou spéculative. Le but du voyage, en tant que condition nécessaire, consiste à exprimer dans une écriture la plus fidèle possible les perceptions vécues ou percepts. Cette adéquation à son objet satisfait la curiosité du lecteur. Baretti défend bien la fidélité aux phénomènes (*infra*) jointe à une esthétique efficace.

Si nous appliquons la distinction épistémologique de Bachelard entre esprit curieux et esprit savant<sup>18</sup>, l'article consacré à l'Espagne du géographe Antoine-Augustin Bruzen de La Martinière, par exemple, illustre le second type d'esprit, car il objective la réalité

16. Jean-Jacques Rousseau, *Œ.C.*, *Les Confessions*, livre IV, publication posthume des six premiers livres en 1782, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1959, t. I, p. 162-163.

17. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. I, lettre IV, Plymouth, le 18 août 1760, p. 22.

18. Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, ouvr. cité, p. 27.



géographique et historique du pays<sup>19</sup>. G. Baretti en revanche se rattacherait davantage à la première sorte d'esprit. Le monde se dévoile à l'observateur à travers l'expérience vécue par le corps durant le voyage, donc à partir des idées issues des impressions immédiates des qualités des objets mondains (les sens externes) et celles de la réflexion de l'esprit ou de l'entendement sur ses propres opérations (le sens interne).

La relation de voyage satisfait la curiosité du lecteur en faisant implicitement appel à sa complicité puisque les impressions sont *naturellement* des affects partagés par tout existant. Par conséquent, Baretti et son lecteur se situent dans un plan d'immanence : tous deux se retrouvent dans la sensation. Les affects se distribuent dans la vie quotidienne au sein du plan de consistance des affections. Le choix *naturel*, autrement dit la phénoménalité de l'auteur, parle à chacun d'entre nous. L'adhésion du lecteur se renforcera d'autant plus qu'il s'identifiera au récit «réaliste» du narrateur, au sens littéraire.

Poursuivons cette mise en perspective philosophique de l'avant-propos. La finalité de la représentation consiste à décrire un objet singulier dans un contexte qui l'est tout autant, puis à intégrer ce réel observé afin d'accéder à l'universalité. Partons de l'identité : penser, c'est juger. Une infinité de jugements sont possibles. Un parmi d'autres présupposés de G. Baretti s'exprimerait dans l'implication  $d \supset f$  dans laquelle la variable  $d$  désigne le *déterminé* et  $f$  le *fait*. Par conséquent, seul le fait est déterminable. La contraposée se vérifie aisément<sup>20</sup> : l'absence de fait implique l'indétermination ( $\neg f \supset \neg d$ ). Dans le principe d'explication scientifique, les énoncés sont strictement relatifs aux faits. Ce principe correspond en Europe à la renaissance de la pensée scientifique. Cette dernière comme «l'empirisme» anglo-saxon sont nominalistes : les concepts renvoient aux mots qui transcrivent uniquement la réalité objective.

Signalons d'autre part que l'auteur ne peut se reconnaître dans ces juges infatués de leur supériorité qui truffent leurs récits de sentences ou rendent dans leurs relations de voyages un verdict, après une instruction souvent précipitée et déjà entendue

19. Voir article «L'Espagne», *Le Grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, édition posthume, 1<sup>re</sup> éd. La Haye, 1726-1730, 9 tomes en 10 vol. in-fol., nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, Paris, Les Libraires associés, 1768, t. II, p. 808-811.

20. Loi de contraposition :  $p \supset q \equiv \neg q \supset \neg p$  ( $p$  implique  $q$  équivaut à  $\neg q$  implique  $\neg p$ ).

d'une contrée ou d'un pays visités. Rappelons quelques errances de savants voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple à propos de leurs considérations intempestives sur l'empire du Milieu. Les relations de voyages tels le *Voyage aux Indes orientales et à la Chine fait par ordre du roi depuis 1774 jusqu'en 1781*<sup>21</sup> de Pierre Sonnerat, par ailleurs maître dans la description naturaliste, les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* de Cornelius De Pauw<sup>22</sup> ou plus tardivement le *Voyage en Chine*<sup>23</sup> de Sir John Barrow impriment dans la conscience de leurs contemporains une image non objective de la réalité observée. Les détracteurs des célèbres *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, recueils édités par les pères Charles Le Gobien (s.j.), entre 1703 et 1708, et Jean-Baptiste du Halde (1711-1743) – missionnaires jésuites jugés trop sinophiles –, qui paraîtront jusqu'en 1776, ou de la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*<sup>24</sup> du même J.-B. du Halde contribuent à l'anamorphose de la Chine. Ainsi la sinophobie se répand-elle parmi les lecteurs en raison de la confusion inconsciente (?) entre jugements de connaissance et jugements de valeur, y compris esthétiques. La prévention, par définition, composée d'idées préconçues ou appuyées sur l'autorité de l'opinion dominante – jusque-là fascinée par la Chine – obscurcit chez certains voyageurs le regard reconnu expert par telle ou telle académie souvent prestigieuse, en particulier l'Académie royale des sciences de Paris (1699-1793). Sous la plume de certains, qui s'autorisent de leurs titres et de leur savoir, le Céleste Empire prend une allure de pauvreté insigne. En revanche, cette dernière est également décrite dans des relations plus «scientifiques», par exemple celle du diplomate anglais Lord George Macartney dans son *Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794* ou la très sérieuse relation du capitaine John Meares, *Voyages de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique faits dans les années 1788 et 1789*.

21. Paris, l'auteur, 1782, 2 vol. in-4°.

22. Berlin, G.J. Becker, 1773, 2 vol. in-12.

23. Londres, T. Cadell et W. Davies, 1804, in-4°, 632 p.

24. La *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (Paris, P.-G. Le Mercier, 1735, 4 vol. in-fol.) fut réimprimée à La Haye en 1736 (4 vol. in-4°), puis traduite en anglais (Londres, 2 vol. in-fol., 1742), en allemand (Rostock, 1747-1749, 4 vol. in-4°). Son succès marqua l'Europe intellectuelle durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ici l'analogie autorise une déduction. Pour l'exprimer en termes logiques, le voyageur turinois évite ce que Gaston Bachelard appelle «l'endosmose abusive de l'assertorique dans l'apodictique<sup>25</sup>». En effet, on ne peut qu'abusivement inférer des jugements apodictiques à partir d'expériences sensibles. La relation entre impressions et idées a été exposée dans le *Traité de la nature humaine* de David Hume, en particulier au moyen de la catégorie de connexion ou de relation naturelle d'objets. Cette connexion sera dans un second temps élaborée par la raison en «relation philosophique» ordinairement exprimée sous la forme d'un raisonnement causal. Toutefois, G. Baretti n'a pas une «âme professorale<sup>26</sup>» : il se garde de faire la leçon à son lecteur – fût-elle philosophique ou scientifique. S'il évite la cuistrerie en refusant d'endosser la posture affectée de savants imbus de leurs savoirs, il reconnaît volontiers sa dette envers les principes empiriques de son ami Samuel Johnson<sup>27</sup>.

Giuseppe Baretti et Samuel Johnson ont tous deux une âme d'explorateur et de surcroît partagent un même amour pour la pratique des langues et de la littérature ainsi que des voyages. Le second est un styliste remarquable dont la vigueur de la pensée, le feu de l'imagination et l'élégance du style fascinent le premier. Mais, susciter l'attention, voire l'admiration, des lecteurs nécessite avant tout une discipline d'écriture. Le conseil technique de S. Johnson concernant la littérature de voyages se rapporte donc à la qualité et à l'exhaustivité de la description accompagnée de ses principales conséquences.

Gaston Bachelard remarque que «les révélations du réel sont toujours récurrentes<sup>28</sup>». Or, l'esprit d'observation, d'autant qu'il se veut

25. Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, ouvr. cité, «Discours préliminaire», p. 7.

26. *Ibid.*, p. 9.

27. Samuel Johnson (1709-1784) partage avec Giuseppe Baretti une curiosité encyclopédique. Il est en Angleterre un littérateur célèbre à la fois biographe, critique, moraliste, poète et philologue (!), entre autres, auteur d'un célèbre *Dictionnaire de la langue anglaise (A Dictionary of the English language*, Londres, J. et P. Knapton, 1755, 2 vol. in-fol.). La même année paraissent les *Observations sur la tragédie de Macbeth*, puis bien d'autres essais. Après son voyage accompli en 1773, il publie *Voyage dans les Hébrides ou îles occidentales d'Écosse (A Journey to the Western Islands of Scotland*, Londres, W. Strahan et T. Cadell, 1775, in-8°, 384 p., traduit par Huchet de La Bédoyère, Paris, Colnet, an XII, in-8°, 230 p.). Vers la fin de son existence, il rédige *Vies des poètes anglais (The Lives of the Most Eminent English poets)*, Londres, C. Bathurst, 1781, 4 vol. in-8°.

28. Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, ouvr. cité, p. 13.

proche de l'observation scientifique, doit s'étayer sur l'exigence d'une rédaction quotidienne, surtout face à un nouvel objet, en l'occurrence un nouveau pays :

Si cette technique se révèle agréable, me procure l'honneur d'un accueil favorable à mon ouvrage, je serai alors redevable en grande partie à mon ami vénéré, le docteur Samuel Johnson, qui la suggéra au moment où je me préparais à partir pour l'Espagne. Ce fut lui qui m'exhorta à une écriture quotidienne la plus minutieuse possible, ce fut lui qui me signala les sujets les plus aptes à intéresser et à plaire dans l'éventualité d'une publication (avant-propos).

Ainsi rappelle-t-il à un chanoine qu'il a soin de prendre note de tout ce qu'il entend et voit le long de la route. L'auteur du *Voyage de Londres à Gênes* s'honore de ne pas se venger des incommodités et des obstacles rencontrés aux dépens des habitants<sup>29</sup>. S'il ne devient pas hispanophobe, il se dédommage cependant de ses déboires par quelques péjorations mais, à la différence de William Beckford, il n'a rien d'un jingoïste<sup>30</sup>. Contentons-nous d'un exemple. Après quelques rencontres inhospitalières, Giuseppe Baretti écrit :

(...) je suis arrivé à une venta [auberge] où mes calesseros (sic) [caleseros : « cochers de calèche »] se proposaient de s'arrêter, mais elle s'est trouvée fermée; et nous avons heurté en vain pour la faire ouvrir. Nous avons fait encore une lieue jusqu'à Villa Major (Villa Mayor), hameau de quatre maisons qu'on aurait aussi bien pu nommer Villa Pejor (Villa Peor; major : « meilleur », pejor : « pire »), aucune des familles qui l'habitaient n'a pu nous céder un pain. Ils avaient pourtant assez de vin pour emplir notre borracho (« ivrogne »; au féminin borracha désigne parfois la gourde [la bota] qu'on remplit de vin) que mes gens avaient presque vidé dans l'espace de trois lieues sous le prétexte ordinaire qu'il faisait une chaleur insupportable et d'user du seul remède contre la soif<sup>31</sup>.

29. *Voyage de Londres à Gênes, ouvr. cité*, t. III, lettre LXIX, Bujalaroz, le 23 octobre 1760, p. 252.

30. «Jingo», *n. m.* : Anglais dont le sentiment national est exalté. (*By jingo !*, juron anglais correspondant au français *par Dieu !*) Synonyme : chauvin. Dérivé : jingoïste (*jingoist*), *n. m.*

31. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. II, lettre LI, Aranjuez, le 5 octobre 1760, p. 231.

Une remarque s'impose. Les propos de Baretti font écho à ceux de l'article «Relation» du *Dictionnaire de Trévoux*. Il se reconnaîtrait sans doute dans les lignes suivantes :

Pour y réussir, il faut non seulement de l'esprit et du goût; mais encore de la bonne foi, de l'exactitude, un style simple, naturel, et qui persuade. Il faut même de l'érudition : et comme un peintre, pour être parfait en son art, ne doit rien ignorer de tout ce qui peut être exprimé par les couleurs; de même celui qui entreprend de peindre les mœurs des peuples et de représenter les arts, les sciences, les religions du nouveau monde, ne peut toucher avec succès tant de matières différentes sans une grande étendue de connaissances et sans avoir en quelque sorte un esprit universel. Tout cela même ne suffit pas s'il n'a pas de plus été témoin de la plupart des événements qu'il raconte; s'il ne s'est instruit des coutumes et de la langue des habitants, s'il n'a eu soin de lier commerce avec les honnêtes gens et s'il a même pratiqué les personnes d'une qualité distinguée. Enfin, pour parler sûrement de l'abondance qui se trouve dans un empire, de sa liberté, de sa puissance, il est nécessaire de considérer de ses yeux la multitude de peuples, le nombre et la situation des villes, l'étendue des provinces, c'est-à-dire qu'il faut employer une partie de sa vie dans des courses continuelles et dans une recherche curieuse de ce qu'il y a de plus rare dans le pays (...) <sup>32</sup>.

Par suite, Giuseppe Baretti se démarque des simples «voyages de plaisir» de Jean-Jacques Rousseau <sup>33</sup> qui se placent sous l'ordre du cœur et du désir auquel s'adjoint la présence voluptueuse de souvenirs de jeunesse; ceux effectués aux pays de Vaud, par exemple, sont associés à la mémoire de Madame de Warens et de Mademoiselle de Vulson.

De plus, chez Rousseau, la nature «dégage» l'âme; elle «donne une plus grande audace de penser, (...) jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, (...) les approprier» à son gré «sans gêne et sans crainte», confie-t-il à son lecteur :

Je dispose en maître de la nature entière; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur

32. *Dictionnaire de Trévoux*, nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée, Paris, Compagnie des Libraires associés, 1771, t. VII, p. 253.

33. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, ouvr. cité, livre IV, p. 152.

de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne<sup>34</sup>!

Par définition, la relation de voyage n'a point cette vocation. Elle représente toutefois une réelle menace pour G. Baretti<sup>35</sup>, et plus largement pour tout auteur : la subjectivité rend l'écrivain voyageur peu soucieux du réel.

Un premier corollaire à cette remarque porte sur la limite à l'objectivité. À la fin de la citation précédente extraite de son avant-propos, G. Baretti emploie le verbe «plaire». Ce dernier se rapporte à l'attente supposée du lecteur : que devient la neutralité de l'observation? N'est-ce pas un aveu de partialité dans les choix opérés par l'auteur de la relation de voyage? En somme, la connaissance objective est-elle vraiment la fin? Lier plaire et séduire paraît inadéquat à la finalité de la description scientifique : le risque de l'artifice, de l'ambiguïté et de la tromperie menace son projet. Cet aveu confirme Giuseppe Baretti en tant que conscience réfléchie et distanciée. Dans la lettre XXXIX intitulée «Leçon aux écrivains voyageurs<sup>36</sup>», l'auteur se méfie des pièges tendus par l'amour-propre. Afin de ne pas être piégé par la vanité, il opte pour la lucidité. La déclaration suivante constitue un modèle de prolepse auto-ironique :

Chacun me nommera habile peintre des objets matériels, me considérera comme grand investigateur des coutumes et des mœurs, et me placera infailliblement au rang des écrivains les plus clairs, les plus brillants, et les plus instructifs que l'Italie et tout autre pays aient encore produits<sup>37</sup>.

En second corollaire, notons que derrière son humour G. Baretti n'en demeure pas moins tiraillé entre deux principes concurrents : la science et l'esthétique. L'auteur redoute de tomber dans la chausse-trape du narcissisme des poètes et des littérateurs. Par conséquent, il se méfie de l'égoïsme et des professions de foi afin d'orienter la relation de voyage vers la connaissance objective du donné sensible :

Je me suis astreint à suivre autant que possible ses injonctions [celles de son ami Samuel Johnson], et aujourd'hui, ma seule

34. *Ibid.*, p. 162.

35. Giuseppe Baretti afficherait une antipathie provocatrice envers Rousseau, voir Annexe.

36. G. Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. II, lettre XXXIX, Badajoz, le 23 septembre 1760, p. 70-80.

37. *Ibid.*, p. 71.

crainte à ce sujet est que mon manque de dextérité à manier mes narrations puisse, à juste raison, m'exposer ainsi aux accusations d'égoïsme. Car je suis convaincu d'être trop fréquemment passé de mon sujet à moi-même et de m'être trop souvent substitué au héros de ma propre narration. Néanmoins, cette crainte est insuffisante pour anéantir tout espoir qu'une telle indécatesse passe inaperçue, si, toutefois, mon but principal s'en trouve accompli, c'est-à-dire si j'ai bel et bien étayé l'imagination de mon lecteur pour créer une impression acceptable de l'Espagne, en mettant en valeur non seulement l'aspect extérieur du pays, mais aussi le comportement de ses habitants (avant-propos).

L'auteur préfère la puissance inspiratrice du voyage hors de l'enjeu de l'écriture autobiographique plus fascinée par les états d'âme et l'esthétisme – appréciés par la république des lettres – que par le monde objectif. La relation de voyage doit demeurer étrangère à la mise en perspective existentielle. La saisie du donné par la sensibilité met en correspondance l'auteur et son lecteur qui s'ouvre alors à la géographie, à l'histoire, à la culture du pays, etc. Giuseppe Baretti s'intéresse prioritairement à l'étude du comportement de ses habitants, leurs goûts, leurs mœurs, leur éducation, leur politique<sup>38</sup>. Il manifeste une sensibilité d'ethnologue, mieux, d'ethnologue ou d'anthropologue. À la différence des voyages scientifiques, sa vérité est davantage celle de la culture que de la nature. Il lui importe avant tout de sentir l'âme du peuple et de ses mœurs, ainsi :

Il apparaîtra que mes efforts particulièrement ardues en ce sens [la connaissance d'un peuple et de ses usages] seront visibles. Et puisque cela constitue en soi la fin principale du récit du voyageur, la véritable critique ne sera pas indisposée de constater que cela constitue mon propos principal, que les passages subordonnés et fortuits ont reçu une considération bien moins diligente et que lorsqu'une attention particulière s'avérait nécessaire, celle-ci fut généreusement accordée (avant-propos).

*Le Voyage de Londres à Gênes en passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France* doit certainement être rangé parmi les «voyages philosophiques» du Siècle des lumières. Ce n'est ni un voyage pittoresque ni préromantique : la forme littéraire du récit de

38. *Ibid.*, t. II, lettre LI : «Méditations politiques», Aranjuez, le 5 octobre 1760, p. 222-232.

voyage permet l'intelligence de la réalité sociale. La portée philosophique se manifeste dans l'effort de s'ouvrir à la compréhension de l'esprit des peuples, sans toutefois suivre la voie tracée par la présociologie de *L'Esprit des lois* qui cherche à systématiser sous forme de lois les témoignages des voyageurs<sup>39</sup>. Autrement dit, si Charles de Montesquieu formule un système de rapports qui lient les lois entre elles ainsi qu'aux autres facteurs qui gouvernent la vie sociale, Giuseppe Baretti, lui, se contente d'observer la variété des mœurs, les effets du climat, de l'éducation, du régime politique, de la religion, du commerce, etc.

Il ne cherche pas non plus à faire œuvre d'historien suivant la perspective des *Essais sur les mœurs et l'Esprit des nations* de Voltaire. Giuseppe Baretti ne partage pas de tels projets. Son récit, à l'instar de nombreuses relations de voyages, a plus modestement le dessein de faire connaître la vérité de l'effectivité, fût-elle éloignée des habitudes ou contraire aux préjugés du lecteur, perçue par un «œil éclairé», selon l'expression de Pierre-Jean Grosley<sup>40</sup>.

L'engouement scientifique à percer les mystères de la nature correspond à l'intérêt, voire la passion, à saisir avec détail et exactitude la variété des usages, y compris linguistiques, d'un pays. G. Baretti manifeste sa passion lexicographique au cours de ces trois mois de voyage : il rédige à Madrid une longue épître datée du 10 octobre 1760<sup>41</sup> dans laquelle il traite de la langue espagnole. La note 23 de la lettre XVII<sup>42</sup> signale les deux langues en usage : le biscaïen et le *romance* ou espagnol. On dit de celui qui parle espagnol : «*Hombre que habla el romance*», écrit-il. Il s'interroge sur les caractères de cette langue<sup>43</sup>, les différents dictionnaires<sup>44</sup> et

39. Muriel Dodds, *Les Récits de voyages sources de l'Esprit des lois*, Paris, 1929; réimpression Genève, Éditions Slatkine Reprints, 1980, 312 p.

40. Voir *Nouveaux mémoires, ou Observations sur l'Italie et sur les Italiens, ouvr. cité*, 1<sup>re</sup> éd., t. I, p. 5.

41. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. III, lettre LVII, Madrid, le 10 octobre 1760, p. 1-76.

42. Il s'agit de la note 23 de l'éditeur <sup>(b)</sup>, t. I, lettre XVII, à bord du paquebot le *Roi George*, le 30 août 1760, p. 103-104.

b. «On a ajouté quelques notes tant géographiques qu'historiques et critiques selon l'exigence du sujet» (*Avertissement*).

43. G. Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. III, lettre LVII, Madrid, le 10 août 1760, p. 9-10.

44. *Ibid.*, p. 11-15.



l'étymologie. Il passe ensuite aux genres littéraires, à commencer par le langage de la poésie et des auteurs dramatiques<sup>45</sup>. Il finit par le théâtre espagnol, les grands auteurs passés ou contemporains, les livres et les manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial.

Les différentes provinces de l'Espagne de Charles III fournissent au bilingue Giuseppe Baretti matière à examiner les mœurs et la langue :

Il n'est pas ordinaire en Italie d'entendre le peuple parler le toscan avec précision et élégance, même en Toscane. Mais ici [en Espagne] hommes et femmes, à peine au-dessus de la populace se font une étude ainsi qu'en Angleterre et en France de s'exprimer de la manière la plus convenable<sup>46</sup>.

Dans l'*Appendice* sous-titré : «Pour l'instruction de ceux qui se proposent d'aller à Madrid par terre», Giuseppe Baretti rédige un lexique pratique de la langue basque<sup>47</sup>. Sa relation n'est donc pas qu'événementielle. Sa description anthropologique et culturelle du *Voyage de Londres à Gênes* part de la connaissance empirique d'un peuple pour se constituer, après un examen critique, en savoir. L'esprit du lecteur s'ouvre ainsi à la compréhension d'autres mœurs. On peut penser qu'à la fin de l'enquête les barrières de l'ignorance et des idées reçues disparaissent, sinon en totalité du moins en partie. La raison a la capacité de saisir le réel, à commencer par les villes traversées en Angleterre : c'est la cathédrale qui retient son attention davantage que les usages des Exoniens<sup>48</sup>. Le lendemain, le 18 août, à Plymouth, il décrit les manufactures de serges et de tapisseries d'Exeter. Le 19 août, il visite le port : les fabriques de tissus et le chantier naval (lettre V), le 20 août, la citadelle (lettre VI), etc.

45. *Ibid.*, p. 16-38.

46. *Ibid.*, p. 10.

47. Au sujet de la Biscaye, le grammairien Baretti remarque : «Ceux qui possèdent le *Dictionnaire biscaïen* de Larramendi <sup>(2)</sup> peuvent par le moyen de ce petit nombre de mots se former une idée de la différence qu'il y a entre le biscaïen et le basque» (*Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. IV, *Appendice*, § «Route de Bayonne à Pampelune», p. 206). La langue biscaïenne est longuement exposée et exemplifiée dans la lettre LXX (t. IV, *Fraga*, le 24 octobre 1760, p. 13-26).

c. Il s'agit du père Manuel de Larramendi (s.j.) (1690-1766), auteur du *Diccionario trilingüe del Castellano, Bascuence [Vascuense] y Latín* (1745).

48. *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. I, lettre III, Exeter, le 17 août 1760, p. 14-18.

Notre érudit Turinois, Londonien d'adoption, prend la mesure des écarts entre les cultures. Il constate un fait intéressant :

Comme la distance de Falmouth à Londres est d'environ trois cents miles, je craignais que la différence de langage ne me causât de l'embarras; mais j'ai éprouvé qu'il est à peu près le même dans toute la route; celui que l'on parle à Falmouth est tant parfaitement semblable à celui de la métropole que je n'y ai aperçu aucune différence. Il n'en aurait pas été de même en Italie où, dans une bien moindre étendue, on rencontre souvent des dialectes tout à fait inintelligibles aux Toscans ou aux Romains, et, ce qu'il y a encore de plus surprenant, on y remarque aussi d'autres mœurs et d'autres façons de vivre; au lieu qu'entre Londres et Falmouth ces changements sont imperceptibles<sup>49</sup>.

Avançons une hypothèse explicative. La constatation de Baretti ne recouvre certainement pas un phénomène géographique d'après lequel l'insularité de l'Angleterre garantirait la stabilité, l'homogénéité et l'unité de sa langue nationale et de ses mœurs. Il s'agirait plutôt d'un épiphénomène politique : à la fin de la révolution anglaise, le régime d'Oliver Cromwell est remplacé par la royauté. À cette époque, une conception du souverain s'installe en Europe : l'absolutisme. Dans le *Léviathan* (1651), Thomas Hobbes pose les fondements de cette souveraineté absolue. Pour qu'une société vive dans l'égalité et en paix, c'est-à-dire pour éviter la guerre de chacun contre chacun, tous ses membres doivent abandonner leur liberté au profit exclusif d'un souverain, une assemblée ou un homme, cumulant tous les pouvoirs. Sous l'effet de la contrainte politique, l'espace linguistique s'unifie et les mœurs se normalisent. Telle serait l'une des conséquences de l'établissement de l'État-Léviathan. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, en Angleterre et en France, la bureaucratie de l'État monarchique se rationalise, entraînant l'homogénéisation de la nation. Le français, par exemple, langue de l'administration, de la justice, de l'école, de l'imprimerie et des personnes instruites, forge l'identité nationale. A *contrario*, l'Italie qui ignore un tel pouvoir autoritaire et centralisé se présente comme une mosaïque d'États autonomes vivant selon leurs coutumes et parlant chacun leur langue : romain, toscan, florentin, piémontais, vénitien, frioulan, etc. Baretti recense la *lingua italiana*, la *lingua toscana* et la *lingua volgare*<sup>50</sup>. C'est bien plus tard que l'unité

49. *Ibid.*, t. I, lettre VIII, Falmouth, le 22 août 1760, p. 47.

50. *Ibid.*, t. III, lettre LVII, Madrid, le 10 octobre 1760, p. 14.

italienne imposera avec peine l'italien comme langue officielle et nationale contre la dialectisation.

Giuseppe Baretti s'intéresse à la population d'un pays qui s'étend aux extrêmes de la hiérarchie sociale, du roi au peuple de la rue. Prenons un autre exemple, ironique celui-ci :

Plus je m'éloignais de Londres, plus je trouvais le petit peuple affable. Je ne rencontrais personne qui ne fût prodigue de révérences et poli; pendant tout le cours du voyage je n'ai pas été une seule fois honoré de cette jolie épithète «chien de Français» dont la canaille de Londres est si libérale envers tous ceux qui ont le moins du monde l'air étranger; vous savez combien il y a peu d'étrangers qui puissent d'abord prendre la ressemblance des habitants d'un pays qui n'est pas le leur<sup>51</sup>.

Ailleurs il nous parle de la colique mortelle appelée «peste particulière» qui frappe Madrid. Si les Espagnol(e)s dans le reste du pays ont des dents d'ivoire, la puanteur est, selon Baretti, cause de la chute des dents des belles Madrilènes : leur beauté est gâchée par leur bouche<sup>52</sup>.

Là encore Baretti devance les critiques :

Cependant ne me traitez pas de sot lorsque vous me voyez m'efforcer à vous peindre des gens du peuple et à décrire de petits objets. Il faut observer la manière de penser et les mœurs du vulgaire dans chaque pays pour pouvoir se former une juste idée de la nation qui l'habite<sup>53</sup>.

À l'opposé, la lettre LIX<sup>54</sup> enquête sur l'étiquette royale et la vie familière du roi, son emploi du temps, ses repas, etc.

Rappelant les propos de Jean d'Alembert, Gaston Bachelard énonce une mise en garde méthodologique applicable aux voyageurs écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi qu'à ceux du XX<sup>e</sup> siècle qui auraient encore une âme d'explorateur et de découvreur :

51. *Ibid.*, t. I, lettre X, à bord du paquebot le *Roi George*, le 24 août 1760, p. 62-63.

52. *Ibid.*, t. III, lettre LV, Madrid, le 13 octobre 1760, p. 149. Voir Beatriz Blasco-Esquivas, «La santé urbaine à Madrid. Le projet de Jaime Bort», *Dix-Huitième Siècle*, n° 22, 1990, Paris, Éditions Presses universitaires de France, p. 255-267.

53. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. III, lettre LX, Madrid, le 13 octobre 1760, p. 128.

54. *Ibid.*, t. III, lettre LIX, Madrid, le 12 octobre 1760, p. 97-125, en particulier p. 100-110.

Immédiatement après avoir décrit la séduction de l'observation particulière et colorée, nous montrons le danger de suivre les généralités de premier aspect, car, comme le dit si bien d'Alembert, on généralise ses premières remarques, l'instant d'après qu'on ne remarquait rien<sup>55</sup>.

Giuseppe Baretti déclare reprendre la méthode héritée de Samuel Johnson mise en question par la réflexion philosophique. L'auteur n'a pas cessé de se définir comme une conscience observatrice et respectueuse du donné immédiat en accord, nous semble-t-il, avec la théorie lockienne de la connaissance. Or, G. Baretti s'efforce d'aller au-delà de la séduction du réel. Il se garde, avons-nous dit, des généralisations abusives en cherchant à comprendre les descriptions dont il gratifie son lecteur. Chez ce voyageur des Lumières, la raison assure le progrès des connaissances en contribuant à l'intelligence entre les peuples : sa description éclaire ses contemporains en réalisant l'esprit de l'*Encyclopédie*. En somme, cet homme de lettres contribue à instruire et à polir sa nation d'adoption, conformément à la définition voltairienne des gens de lettres<sup>56</sup>.

Quels que soient ses mérites, G. Baretti n'échappe pas à la critique. En effet, certains de ses jugements demeurent discutables car arbitraires. Par exemple, le fait qu'il juge extrêmement ridicule de voir ses compatriotes hommes embrasser des hommes ou des femmes d'autres femmes<sup>57</sup>. Mais ceci demeure bénin face à l'homme des Lumières prisonnier des idées contemporaines. Son tableau de la capitale du Portugal est étonnant. Outre la malpropreté due aux immondices, Baretti nous livre une description ethnique assez «colorée» qui s'appuie sur une réflexion anthropologique raciale, puis raciste. D'abord infamante, elle finit par mettre mal à l'aise le lecteur contemporain :

Une des choses les plus surprenantes pour un étranger qui parcourt cette ville, c'est ce grand nombre de nègres qu'il rencontre à chaque pas. Plusieurs de ces malheureux ont vu le jour en Afrique, et plusieurs sont nés de parents africains, soit au Portugal même soit dans les colonies portugaises

55. Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, ouvr. cité, p. 20.

56. Voir Voltaire, article «Gens de Lettres», dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres (1751-1772)*, à Paris, chez Briasson, David l'aîné, Le Breton, Durand, 1757, t. VII, p. 599-600.

57. G. Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. I, lettre II, Exeter, le 16 août 1760, p. 12.

d'outre-mer. Il n'arrive aucun vaisseau de ces régions sans en apporter peu ou beaucoup des deux sexes, lorsqu'ils y sont une fois, on leur permet de se marier non seulement entre eux, mais aussi avec ceux d'une couleur différente. Ces mariages bigarrés ont rempli le pays de différentes races de monstres humains<sup>58</sup>, un Noir et une Blanche produisent un mulâtre, un mulâtre se joint ensuite à une Noire ou à une Blanche, et ils engendrent deux créatures nommées l'une et l'autre *métis*. Ensuite les *métis blancs* se joignent aux *métis noirs*, ou avec de véritables Noirs, ou véritables Blancs ou des mulâtres, et tous produisent des races si variées et si nombreuses qu'il devient très difficile et même impossible de les distinguer par des noms particuliers<sup>59</sup>; quoiqu'elles soient toutes différenciées

58. Cette anthropologie des races n'a rien d'extraordinaire, même si le vocabulaire paraît outrancier. Des *Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine* dans lesquels Cornelius De Pauw porte un regard comparable à celui de l'entomologiste sur de curieuses créatures, par exemple les Blafards et les nègres blancs d'Amérique (réimpression en 2 tomes de l'édition de Berlin, 1774, 3 vol. in-12, préface par Michèle Duchet, Paris, Éditions Jean-Michel Place, coll. «Les Cahiers de Gradhiva n° 16», 1990, t. I, p. 319-360), aux classifications de Friedrich Hegel formé lui aussi au xviii<sup>e</sup> siècle, le lecteur est frappé par l'unanimité des discours. Voir *Encyclopédie des sciences philosophiques*, t. III : Philosophie de l'Esprit, Addition § 39, trad. franç. par Bernard Bourgeois, Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 1988, p. 414-426.

*Remarque* – Pour G.W.F. Hegel il n'existe pas de destin biologique mais le rapport de l'homme à son milieu, non à la manière de Montesquieu ou de Voltaire (*Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*) car l'apport kantien a marqué Friedrich Hegel : quels que soient sa culture, sa race et son lieu, l'homme a une destination originaire en raison du modèle universaliste de l'homme chez Emmanuel Kant. Voir Bernard Bourgeois, «Hegel et l'Afrique», dans *Études hégéliennes. Raison et Décision*, Paris, Éditions Presses universitaires de France, coll. «Questions», 1992, p. 253-269.

59. La langue anglaise ignorait alors les mots *quadroon*, «quarteron(ne)» et *octoroon*, «octavon(ne)». Fin xviii<sup>e</sup> siècle, *Le Petit Dictionnaire anglais* de Guy Miège (*A Short Dictionary English and French, with another French and English. According to the present use and modern orthography*, Londres, Thomas Basset, 1684) ne connaît que le mot *mongrel* renvoyant au plus usuel *mongrel*, «métis» : «Engendré de diverses espèces ou de diverses sortes dans la même espèce» (non paginé).

Le *Dictionnaire royal français-anglais et anglais-français* d'Abel Boyer (*The Royal Dictionary English and French, and French and English*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée considérablement, Amsterdam, Meynard Uytwerf, MDCCCLII [1752], 2 vol. in-4°) ne mentionne que *mongrel* : adj. (got by two kinds), *métis* ou *métif*, engendré de diverses espèces; *mongrel dog*, un chien métis ou métif (p. 348). Art. «Métif, ive, ou mestis» : adj. Né d'un Européen et d'une Indienne, et vice versa. *Mongrel* (p. 301).

par leurs différentes teintes. On peut encore ajouter, à tous ces mélanges singuliers, les juifs, le Portugal en fourmille; plusieurs feignent d'être chrétiens, et se marient fréquemment avec les diverses races indifféremment tant blanches que d'autres couleurs. Vous concevrez aisément que cela doit peu contribuer à illustrer ces généalogies qui font une si belle figure sur les tablettes de la bibliothèque de Mafra<sup>60</sup>.

Passer du mépris à l'égard de la population de Lisbonne à la chute ironique vers une théorie raciale associant physionomie et caractères moraux, n'est-ce pas aller trop loin? Sans doute pas plus que l'anthropologie raciste de l'époque. Les préjugés de couleur et la physiognomonie propre à chaque race fournissent un cadre conceptuel et idéologique aux contemporains. Citons, parmi les ouvrages les plus lus, outre les *Recherches philosophiques sur les Américains* de Cornelius De Pauw mentionnées en note (voir note 58), «Humaine espèce»<sup>61</sup> de Denis Diderot et «Hottentots (les)»<sup>62</sup> de Louis de Jaucourt. Dans ces deux articles, l'aversion des Européens pour le physique des Noirs et autres Africains, par exemple les Cafres, est patente. Les remarques anatomiques et physiologiques passablement réifiantes de l'article «Nègre» de Jean-Henry-Samuel Formey<sup>63</sup> rejoignent les propos de Pierre-Louis Moreau de Maupertuis dans la *Vénus physique* (1745)<sup>64</sup> ou certaines considérations anthropologiques de Buffon et de bien d'autres<sup>65</sup>.

60. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France, ouvr. cité*, t. I, lettre XXXI, Lisbonne, le 18 septembre 1760, p. 267-269.
61. Voir article «Humaine espèce», *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, ouvr. cité, Neuchâtel, Samuel Faulche et C<sup>ie</sup>, libraires-imprimeurs, 1765, t. VIII, p. 344-348.
62. Louis de Jaucourt, article «Hottentots (les)», *ibid.*, t. VIII, p. 320-321.
63. Jean-Henry-Samuel Formey, article «Nègre», *ibid.*, t. XI, p. 76-79. L'article s'étaye sur la *Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres, de la qualité de leurs cheveux et de la dégénération de l'un et de l'autre* du médecin et naturaliste Pierre Barrere (Paris, P.-G. Simon, 1741, in-4°, 12 p.)
64. Voir «Vénus physique», dans *Les Œuvres de M. de Maupertuis*, Berlin, Étienne de Bourdeaux, 1753, 2 tomes in-12, 2<sup>e</sup> partie : «Variétés dans l'espèce humaine», t. II, chap. I-VII, p. 85-116.
65. Buffon affirme l'unité du genre humain et sa distinction essentielle d'avec le monde animal. (La querelle entre monogénistes, qui soutiennent que Noirs et Blancs ont une origine commune, et les polygénistes, de l'avis contraire, donnera naissance à l'anthropologie.) Depuis Aristote, la rationalité et la sociabilité définissent l'humanité. Mais ces attributs sont plus ou moins développés selon les peuples, de telle sorte qu'une hiérarchisation pyramidale d'apparence naturelle s'instaure. La base apparente l'homme à l'animal, ainsi les Australiens

Ainsi Baretti poursuit-il, suivant la causalité de l'anthropologie raciale (raciste?) :

La race originale est si dépravée que nommer quelqu'un à *blanco (sic)* (coquille : hispanisme; en portugais : *um branco, uma branca*, un «Blanc, une Blanche») : c'est-à-dire un véritable Blanc, c'est lui donner un titre d'honneur, de sorte que lorsqu'un Portugais dit qu'il est à *blanco*, cela ne veut pas dire qu'il est blanc véritable [un Blanc véritable – peut-on objectivement séparer ici l'adjectif de son homonyme racial?], qui est la signification réelle de ce mot, mais qu'il est honnête homme, homme d'honneur [équivalent à *homem sério, homem de honra*, en portugais contemporain], homme de bonne famille, un homme de conséquence et d'importance<sup>66</sup>.

On a beau être rationaliste, savant et fin observateur, l'efficace de l'idéologie n'épargne personne. La devise hégélienne s'applique, par anticipation, à notre polygraphe :

En ce qui concerne l'individu, chacun est le fils de son temps<sup>67</sup>.

En dépit de ses remarques méthodologiques d'écriture dans l'avant-propos, nous mesurons l'écart entre la représentation de la réalité et la réalité anthropologique. Pour Giuseppe Baretti, la ségrégation raciale recouvre une ségrégation sociale. L'opposition entre métissage et pureté des Lisbonnins l'amène à conclure peu après à la pureté du sang lusitanien menacée par des êtres repoussants : les Noirs, les mulâtres et les métis, et les juifs. Au nom de l'inégalité

sont «ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes», alors qu'au sommet du développement, l'Européen civilisé du Siècle des lumières s'accomplit dans ses capacités les plus hautes. Le discours de Buffon est éminemment européocentrique. Jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, la race se définit comme un ensemble de traits (peau, cheveux, etc.) associés à des mœurs qui renvoient à des groupes. Méthodologiquement, le concept de race décrit un certain type *physique* lié au *social*.

Voir par exemple William B. Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs 1530-1880*, 1980; traduit de l'anglais par Camille Garnier, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Bibliothèque des histoires», 1981 pour la traduction française, en particulier chap. III : «Les philosophes et l'Afrique», p. 98-146.

66. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France, ouvr. cité*, t. I, lettre XXXI, Lisbonne, le 18 septembre 1760, p. 269.

67. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Préface, Berlin, le 25 juin 1820; trad. française par Robert Derathé, Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 1975, p. 57.

naturelle des races, hiérarchisées selon une échelle de valeur, il proclame haut et fort son antisémitisme qui cautionne la chasse aux juifs entreprise par l'Inquisition :

Ces étranges combinaisons ont peuplé cette ville de figures si singulières que le voyageur a souvent peine à croire que Lisbonne soit en Europe; et l'on peut raisonnablement prédire que dans un petit nombre de siècles il ne restera pas ici une seule goutte de sang portugais qui soit sans alliage, mais il se trouvera mêlé avec celui des juifs et des nègres, malgré les efforts de leur sacré tribunal de l'Inquisition. Pour éviter l'un de ces deux maux (auxquels une juridiction séculière pourrait remédier), l'Inquisition est toujours attentive à découvrir les juifs (...)<sup>68</sup>.

Où commence le fantasme du racisme? Il y a sans doute quelque excès dans cette description des Lisbonnins afro-judéo-européens, bien que l'histoire reconnaisse que la ville était cosmopolite, bigarrée, peuleuse et luxueuse à la fois. Mais en associant cosmopolitisme biologique et dégénérescence, G. Baretti formule une implication idéologique : le cosmopolitisme entraîne la décadence.

En résumé, le clivage ou, d'une manière plus tranchée, la disjonction positiviste entre la description de faits bruts et leur analyse, ne s'applique ni au voyageur-philosophe Baretti, ni aux philosophes-voyageurs de Diderot à Volney. Penser que le voyageur accumule des observations sans les trier puis les élaborer – ce travail de réflexion étant réservé aux spécialistes des sciences humaines, en tête les géographes – relève de la naïveté. La description, précise Marmontel, «ne se borne pas à caractériser son objet; elle en présente souvent le tableau dans ses détails les plus intéressants et dans toute son étendue<sup>69</sup>».

L'introduction du *Plan d'une anthropologie comparée* (1796) du philologue à venir, Wilhelm von Humboldt, réplique à l'opinion commune :

68. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. I, lettre XXXI, p. 269.

69. Voir article «Description. Autre addition de M. Marmontel» (p. 800-804), *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres*, nouvelle édition, Genève, Pellet, libraire-imprimeur, 1777, t. XIII, p. 800. Voir également Denis Reynaud, «Pour une théorie de la description au xviii<sup>e</sup> siècle», *Dix-Huitième Siècle*, n° 22, 1990, p. 347-366.



Les historiens, les biographes, les voyageurs qui nous ont relaté leurs périples, les poètes, les écrivains, quel que soit le genre auquel ils se soient consacrés, les philosophes spéculatifs même, tous peuvent nous livrer des faits empiriques pour constituer cette science qu'il est toujours possible, en outre, d'enrichir et d'approfondir, que l'on soit en voyage ou chez soi, que l'on vive dans les affaires ou le loisir. Parmi tous les sujets que nous pouvons étudier, aucun ne nous préoccupe davantage que l'homme. Il importe donc de rassembler la matière riche que nous livre l'existence, de l'organiser, de la classer, enfin de la travailler<sup>70</sup>.

Wilhelm von Humboldt ne réalise-t-il pas l'objectif kantien : édifier une connaissance philosophique de l'homme. Nous avons vu qu'en homme des Lumières, Giuseppe Baretti s'appuie sur la raison, mais aussi sur l'expérience et l'apport interdisciplinaire. En somme, son voyage est un essai d'objectivation de l'homme au moyen d'une observation empirique et rationnelle.

Bien que sa relation de voyage n'ait connu ni la postérité des *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 & 1740* du président Charles de Brosses, ni le succès des *Voyages à travers la France et l'Italie*<sup>71</sup>, soit quarante et une lettres écrites entre juin 1763 et juin 1765 par Tobias George Smollett dans lesquelles le voyageur (chirurgien de formation et écrivain de destination) se présente lui aussi comme un «observateur rationnel», *Voyage de Londres à Gênes en passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France* est un recueil d'observations vivantes, souvent sagaces, quelquefois discutables. Selon le caractère distinctif des gens de lettres, Giuseppe Baretti a l'ambition de faire «la théorie et la pratique de l'humanité»<sup>72</sup>. Son talent, nous l'avons vu, est parfois tributaire du conditionnement idéologique.

Nous pourrions qualifier à grands traits son avant-propos de discours de la méthode à l'usage des voyageurs dans lequel il énonce les préceptes méthodologique et esthétique de l'écriture de voyage.

70. Wilhelm von Humboldt, *Plan d'une anthropologie comparée*, traduction par Christophe Losfeld, Lille, Éditions Presses universitaires de Lille, série «Opuscule j», n° 9, 1995, p. 161.

71. Tobias George Smollett, *Voyages à travers la France et l'Italie* (1766) [*Travels through France and Italy*], traduction de l'anglais par André Fayot, Paris, Éditions Librairie José Corti, coll. «Domaine Romantique», 1994, 393 p.

72. Giuseppe Baretti, *Voyage de Londres à Gênes. Passant par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, ouvr. cité, t. IV, lettre LXXII, venta del Violin, le 26 octobre 1760, p. 56.

L'auteur privilégie le «je», marqueur littéraire, joint à des verbes de perception : je vis, j'entendis, je ressentis, etc. Se plaçant sous l'amicale autorité de Samuel Johnson, G. Baretti s'adresse tant au monde sensoriel qu'à l'imagination de son lecteur. Ce dernier est cependant en droit de s'interroger sur cette relation de personne à personne, c'est-à-dire sur la légitimité d'une anthropologie fondée sur la curiosité et l'honnêteté supposée, fût-il un observateur éclairé. En d'autres termes, cette description anthropologique – appuyée sur l'expérience perceptive et affective – porte-t-elle une objectivité formelle et scientifique? Que vaut tel avis ou tel jugement énoncé par l'homme de lettres? Chacun mesure la distance entre la narration qui se veut objective et les démentis du texte. Rapportée au discours et aux pratiques de la philosophie naturelle de l'époque, la «preuve nominale» ne souffre-t-elle pas de déficiences<sup>73</sup>?

Le *Voyage de Londres à Gênes* pourrait s'inscrire dans un quadrilatère en forme de carré ou de rectangle, selon la valeur-longueur attribuée à l'un des quatre côtés : l'*objectivation* (tableau sans retouche de la réalité), la *représentation* (ajustement «objectif» à la réalité), l'*interprétation* (l'inévitable idéologie sous-jacente qui piège les «belles âmes»), la *description* (méthode et esthétique narratives).

Un certain regard qualifié par Emmanuel Kant d'«œil de la philosophie<sup>74</sup>» permet de dépasser la simple érudition, c'est-à-dire l'empilement des savoirs, caractéristique du «poly-historien». Ce journal de voyage questionne le réel en (dis)cernant l'Esprit des nations, mais demeure cependant préscientifique. G. Baretti tente une objectivation du réel (sphère de la métaphysique) alors que l'approche scientifique exigerait «l'objectivation d'une pensée en quête du réel», selon l'épistémologie bachelardienne<sup>75</sup>.

73. Pour une approche épistémologique, voir Gaston Bachelard, *Essai sur la connaissance approchée*, Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 16<sup>e</sup> éd., 1987, livre I, chap. I : «Connaissance et description», p. 9-16; et Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique : le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, Éditions La Découverte, coll. «Textes à l'appui», série «Anthropologie des sciences et des techniques», 1996, 346 p.

74. Emmanuel Kant, *Logique*, trad. par Louis Guillemit, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Éditions Librairie philosophique J. Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 1970, p. 49.

75. Gaston Bachelard, «La valeur inductive de la relativité» (Paris, Éditions Vrin, 1929, chap. VII, p. 242-246), dans *Épistémologie*, textes choisis par Dominique Lecourt, Paris, Éditions Presses universitaires de France, coll. «SUP. Les grands textes», 1971, p. 31.

En dépit de ces critiques, les lettres de Giuseppe Baretti composent un document anthropologique original qui, plus qu'un témoignage historique «cyclopéen», contribue au développement préscientifique des sciences morale et politique de son temps.

## Christian Talin

### Annexe

«BARETTI (Joseph), littérateur et poète italien du XVIII<sup>e</sup> siècle, naquit à Turin le 22 mars 1716. Dans sa première jeunesse, son père le destinait à l'étude des lois; ne se sentant aucun goût pour entrer dans cette carrière, il partit de Turin, et se rendit à Guastalla, auprès d'un oncle qui le plaça, en qualité de secrétaire, chez un riche négociant. Ce négociant avait un associé, nommé Cantoni, qui était poète. Baretti ne lui connaissait pas ce talent; et lorsqu'il arrivait à Cantoni de vouloir lui dicter une lettre de quelque importance, il se fâchait, et répondait qu'il saurait bien les écrire lui-même. Un jour, Cantoni tira de son bureau un volume de poésies manuscrites, et les donna à lire aux jeunes gens du secrétariat, sans dire qu'elles fussent de lui. Baretti les ayant lues à son tour en fit de grands éloges. Cantoni, soit par modestie, soit seulement pour s'amuser, soutint qu'elles ne valaient rien du tout. «Elles sont très bonnes, vous dis-je, répondit Baretti; et vous, Monsieur, qui n'êtes pas poète, vous ne devriez point juger de ce que vous n'entendez pas». Quand cette scène eut assez duré, Cantoni se fit enfin connaître. «Excusez-moi, reprit le jeune étourdi; je ne vous prenais pas pour un homme d'esprit : vous pourrez désormais, quand il vous plaira, me dicter mes lettres». Cantoni le prit dès lors en amitié, et l'engagea à cultiver, avec plus d'application, la poésie, dont il ne s'était jusqu'alors fait qu'un jeu. Il versifiait également bien dans le genre sérieux et dans le genre burlesque; mais il avait pour ce dernier une disposition particulière. Au bout de deux ans, il retourna dans sa patrie, et voyagea ensuite à Mantoue, à Venise et à Milan; il était à Venise en 1745 et s'y arrêta pendant deux ans, principalement occupé de traduire en vers libres (*sciolti*) les tragédies de Corneille, dont on dit qu'il fut bien payé par le libraire. Il revint à Turin en 1747, et y publia quelques opuscules; il partit pour Londres à la fin de janvier 1751, avec le projet d'y être directeur du théâtre italien. Il y ouvrit une école de langue italienne, et se fit aimer par la douceur de son caractère et les agréments de son esprit. On lui

prête des opinions peu favorables à quelques célèbres écrivains français; il traitait, dit-on, de rêveries les idées de J.-J. Rousseau, appelait *philosophisme* notre philosophie, et prétendait qu'elle ne pouvait en imposer qu'aux femmes de chambre; il pourrait avoir dit cela sans qu'il n'y eût rien autre chose à en conclure, sinon qu'un poète burlesque italien est assez mauvais juge en ces matières, et que, quand le *Contrat social* et *Émile*, quand tout ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle a produit d'écrits philosophiques, seraient mal appréciés par le Berni (*sic*) lui-même, s'il vivait, ils n'en vaudraient pas moins : on se met assez peu en peine de ce que pense Scarron de la philosophie de Descartes. Baretti mourut à Londres le 5 mai 1789. Sa traduction de Pierre Corneille fut imprimée à Venise, avec le texte original, 1747 et 1748, 4 vol. in-4°. Ses poésies plaisantes ou badines (*[Poesie] piacevoli*) le furent à Turin, 1750, in-4°; ses traductions en vers libres de deux poèmes d'Ovide, de l'*Art d'aimer* et du *Remède d'amour*, ont été insérées dans les tomes XXIX et XXX de la grande collection des poètes latins traduits en vers italiens, imprimée à Milan. On a de lui quelques opuscules critiques, publiés pendant qu'il était encore en Italie. À Londres, il a donné : I. un bon *Dictionnaire anglais et italien*, 2 vol. in-4°, 1760 (*A Dictionary of the English and Italian languages*, Londres, C. Hitch); II. une *Grammaire italienne et anglaise, anglaise et italienne*, et plusieurs autres ouvrages pour l'étude des deux langues (dont un manuel : *Easy phraseology for the use of young ladies, who intend to learn the colloquial part of the Italian language*, Londres, G. Robinson, 1775, in-8°, 424 p.; *A Dictionary Spanish and English, and English and Spanish* (2<sup>e</sup> éd., Londres, J. Nourse, 1778, 2 tomes en 1 vol. in-fol.); III. un recueil intitulé : *Pamphlets*, contenant des Dissertations diverses, écrites en langue anglaise, dans l'une desquelles il réfute ce qu'il a écrit de Voltaire, dans son *Traité de la poésie épique*, sur la poésie et les poètes italiens. Cette Dissertation fut traduite en italien, et imprimée à Turin, par le comte Caroccio de Villars, intime ami de l'auteur (*Discours sur Shakespeare et sur Monsieur de Voltaire*, Londres, J. Nourse; Paris, Durant neveu, 1777, in-8°, 186 p.); IV. *Projet pour avoir un opéra italien à Londres, dans un goût tout nouveau*. Dans cet écrit, imprimé en anglais et en français, il s'amuse aux dépens de l'opéra que l'on devait jouer au carnaval de 1754, sur le grand théâtre de Londres; il en propose une parodie, qui fut jouée, en effet, sur l'autre théâtre, et qui fit tomber l'opéra; V. *Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 4 vol. in-8°, 1770, traduit en français par Henri Rieu, 1778, 4 vol in-12; VI.

*Les Italiens, ou Mœurs et coutumes d'Italie*, traduit en français par Fréville (*sic*), 1773, in-12. On joint ce dernier ouvrage aux *Observations sur l'Italie, par deux gentilshommes suédois* (v. Grosley) (Plus précisément, dans le tome IX du corpus des œuvres de Pierre-Jean Grosley se trouvent les *Nouveaux Mémoires, ou Observations sur l'Italie, par deux gentilshommes suédois*, traduit du suédois par P.-J. Grosley, Londres, Jean Nourse, 1764, 3 vol. in-12; nouvelle édition, 1774, 4 vol. in-12, le quatrième volume se compose de l'ouvrage de G. Baretta : *Les Italiens, ou Mœurs et coutumes d'Italie*, traduit de l'anglais par Marie-Antoine Eidous, Genève et Paris, J.P. Costard, 1773, in-8°, 324 p.)».

Pierre-Louis GINGUENÉ, article «Baretta (Joseph)», dans *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*, rédigé par une société de gens de lettres et de savants, Paris, Michaud Frères, libraires, 1811, t. III, p. 372-373.